

Ostentation / Présentation / Tentation

Dominique Garand

Number 34, Fall 1987

La vie d'artiste

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Garand, D. (1987). Ostentation / Présentation / Tentation. *Moebius*, (34), 1–6.



OSTENTATION / PRÉSENTATION / TENTATION

«Pour lui, parler de perfection de son art, ce n'était point parler d'une chose considérée comme sublime mais qui n'est, en réalité, qu'une sublime convention; c'était parler d'une tendance sublime de sa propre nature, qui mérite d'être examinée et discutée en public.»

Joyce
Stephen le héros

De l'artiste

Je suis un artiste.

Cette assertion est capitale. Je viens de la prononcer, avec sérieux, et j'attends les réactions. Elles viendront, j'en suis certain, et elles me diront que j'ai raison. Je prends plaisir à tester de nouveau la force d'impact d'une pareille affirmation proposée sans détour. Je suis un artiste, je suis Dieu: même scandale. Formules magiques qui engendrent la convulsion hystérique du damné coupable, du mal-aimé des arts et de la divinité. Mais plus périlleux encore est d'entraîner l'affirmation jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, jusqu'au point où la vie s'en trouve changée. La vie? Oui: la voix, le souffle, le rythme, le corps... Et tous les rapports de force.

Tout bonnement, je viens de dire: je suis un artiste, et déjà je sens la horde haleter derrière moi, me demandant de me justifier, de produire mes papiers. Ils sont prompts à me faire regretter ma fanfaronnade, mon blasphème, ma malheureuse prétention. A travers leurs multiples embûches, je devrai me frayer un chemin, en les aimant-tant. Les aimer, ces non-artistes? Eh oui! car c'est bien en déjouant leurs tours que je peux être ce que je suis. C'est un jeu qui en vaut bien d'autres: puissance contre pouvoir, ruse contre système, pour la libération de tous. Etre artiste, en ce sens, c'est assumer complètement le fait de sa solitude et promener son in(di)visibilité dans la machine à collectiver.

Mais ce jeu agonique, par quoi l'artiste s'éprouve dans sa parole, brouille les pistes et entretient le malentendu, ne résume pas toute la démarche. Plus ultimement qu'une dualité fonctionnelle et transitoire, c'est l'Un que je vise: l'unité du singu-





lier, l'indivis... Ma souplesse est systématique et mon système est souple. Mon éthique, qui s'alimente à la Parole, donne à celle-ci de s'incarner et donne aux corps de parler. Et pourtant, *j'ai l'air de rien*. Je suis un artiste et j'ai l'air de rien. C'est drôle. Ça confond la horde, elle voudrait tant que j'aie l'air vraiment artiste, que j'aie les cheveux ébouriffés, que je vive sur le béesse, que j'arbore l'allure d'une diva excentrique et malheureuse, que je roule en Rolls Royce... «Allez! fais ton numéro. Joue le numéro, premier au hit parade. Va chercher ton Félix, ton p'tit bonheur, ton phallus doré et dis merci à l'assistance qui t'aime. C'est beau mon ti-gars, t'as écrit un bon roman, va faire dodo maintenant...» La vie de pute guette sans cesse la vie d'artiste pour lui conférer une valeur d'échange, alors que l'artiste total est celui qui a opté pour un destin intraduisible et inimitable.

Le rapport de l'artiste à sa vie, à sa démarche dans le monde, peut devenir le point d'ancrage de toute sa production. Parce que l'artiste est toujours à la merci des représentations qu'on veut donner de lui, il peut facilement tomber dans une imagerie désuète. La jeune histoire de la littérature québécoise offre déjà tout un éventail d'attitudes possibles: la «folie» d'un Nelligan ou d'un Gauvreau, la solitude d'un Saint-Denys Garneau, l'énigme d'un Aquin, le burlinguage d'un Grandbois, le raffinement d'un Paul Morin (qui faisait partie du groupe des «Artistes»), le nomadisme du «hobo» Jean-Jules Richard, et j'en passe... Les quatre premiers, entre autres, ont été des artistes radicaux qui, d'avoir osé penser et jouer leur marginalité existentielle, ont eu à subir les assauts de la horde (qu'ils portaient d'ailleurs en eux), au point de flancher et de donner raison, proies victimaires, à leur Ennemi. Ce qui laisse espérer que l'aventure mérite d'être poussée encore plus loin, avec plus de bonheur...

Du présent numéro

Sans être nécessairement conformes à la version passablement joycienne de l'artiste que je viens d'énoncer, les textes rassemblés dans le présent numéro de *Moebius* ont au moins ceci en commun de ne pas verser dans le modèle romantique. Aucun consensus préalable n'est venu les orienter pour autant. Il s'agissait pour nous de laisser s'exprimer l'être multiple et problématique de l'artiste, de ses clichés à ses formes les plus subversives, en passant par ses hontes et ses prétentions. Un certain nombre de répondants se sont attaqués aux images toutes faites, jusqu'à dénoncer une certaine supercherie du mode de vie «artiste» qui, il faut le dire, est en passe d'être à tout jamais récupéré par la publicité. D'autres ont tenté de



dire ce à quoi devrait ressembler selon eux la vie d'un artiste. Plus précisément, on pourrait diviser (au risque de proposer une lecture réductrice des textes qui suivent) le contenu du numéro en cinq manières de traiter le thème proposé.

Gilles Lepage et Gaétan Brulotte nous mettent en présence de fantasmes à l'égard de la vie d'artiste: fantasmes du pauvre dans «The Price is Right» et de l'ambitieux dans «La fulgurante ascension de Bou». Yves Alix et Claude Bertrand pour leur part s'intéressent à l'activité du chanteur québécois. Le premier, par l'analyse de quelques textes révélateurs, montre le côté gitan des chansonniers d'ici. Le second présente le travail du chanteur francophone d'Amérique du Nord comme un «acte de solitude» et veut faire de cette solitude un atout pour l'artiste, puisque «l'artiste est celui qui invente une réalité au sein même de la réalité».

Une troisième catégorie d'auteurs ont choisi d'inverser la formule et de faire valoir le créateur comme un «artiste de la vie». C'est ce qui ressort du récit de Réjean Bonenfant, dont le héros-écrivain finit par concevoir que «l'oeuvre, c'est la vie tout court». Cette défétichisation de l'oeuvre est aussi ce que vise, d'une manière toute performative, Jean Gagnon dans un processus de textualisation qui mérite quelques explications. Le projet de Gagnon est de susciter la parole, de la faire naître chez le sujet. Il part donc d'un objet d'amour, une femme, dont il découvre le double en la personne d'une danseuse nue. Le travail de Gagnon aura été d'écrire un texte sur ces deux objets de désir et de le faire lire par les personnes concernées. S'ensuit une réponse de la danseuse, puis de la femme aimée, ce qui permet à l'instigateur de déclarer fièrement, et de façon à prendre place symboliquement dans la revue qui le publie, que le trajet du ruban de Moebius est accompli, l'objet du désir s'étant renversé en sujet de parole. Il n'est pas superflu d'ajouter que ces réponses des deux femmes sont authentiques, bien qu'il soit permis au lecteur d'en douter si bon lui semble.

Cinq textes élaborent à leur manière des fables autour de l'écriture. Dans le «Virgile» de Frédéric Charbonneau, l'errance d'un écrivain en quête d'éditeur devient prétexte à création d'un espace d'écriture, à la fois onirique et extrêmement précis dans l'expression, qui use d'un riche vocabulaire. Huguette Légaré quant à elle nous convie à «la mort du récit muet» et à la libération d'un sujet d'écriture. Dans «L'entrevoyeuse», Nathalie Tarente relate une aventure d'écriture sensible jusque dans l'énonciation qui, au départ très sage et appliquée, débouche sur un véritable délire verbal. Le même type de passage est notable dans le texte de Dominique Garand, «le Mal-à-l'Oeuvre», quand une écriture classique et quelque peu



manière est déchirée par l'irruption soudaine d'une passion immaîtrisable qui fait osciller le protagoniste entre pulsion de meurtre et désir d'enfantement. Et que dire de la «Genèse» déroutante de Mario-Gabriel Lamy! Et de l'«Intérieur» de François Décarie, dans lequel texte et image s'interpellent en un intime jeu de miroir. Enfin, c'est sur un ton très *amusé* que Daniel Leduc nous met dans le secret de son ascension et de son déclin comme auteur de sketches comiques.

La cinquième et dernière catégorie est composée de poèmes, récits et théories-fictions qui ont pour point commun de faire revivre et dialoguer des artistes de la tradition, aussi bien picturale que littéraire et musicale. Anne-Marie Coron, dix ans, y va d'une féerie très imaginative où elle laisse parler son amour de Mozart... et des chevaux. Le texte de Claude Gaudreau, «Théâtre (désir critique)», exploite un tout autre registre: on y poursuit d'étranges dialogues entre Derrida, Gauvreau (quasi-homonyme de l'auteur), Blanchot, Borduas, Sollers, Jarry, Lautréamont et autres pataphysiciens». Enfin, Serge Patrice Thibodeau fabrique trois icônes d'après trois textes d'Eugenio Montale dont il se sert comme incipit pour ensuite les amplifier, en digressant.

Des numéros à venir

Il reste maintenant à mettre auteurs et lecteurs en appétit. En effet, quelques projets se trament à *Moebius*. Il y a déjà un certain temps qu'il est question d'un numéro sur l'érotisme: plusieurs textes nous sont parvenus, mais ceux que l'aventure intéresse ont encore quelques semaines pour nous envoyer leur contribution puisqu'un autre numéro spécial paraîtra auparavant, consacré au «voyage».

Moebius étant une revue d'écritures / littérature, nous avons décidé pour l'année à venir de resserrer ces problématiques en les abordant de façon inhabituelle. Nous lançons donc quatre idées qui, espérons-le, auront l'heur d'inspirer les écrivains. D'abord, à la suggestion de Pierre Vallières et de concert avec lui, nous ouvrirons nos pages à des poètes qui vivent l'expérience de la «folie»: «Psychose et écriture» sera l'occasion de faire entendre les voix les plus réprimées et d'accueillir ces textes, non comme des documents cliniques mais comme des oeuvres-limite, propres à questionner la littérature et le fonctionnement social. Des textes de réflexion accompagneront cette production.

Nous proposons également aux écrivains de se pencher sur l'importance du *rituel*, dans le quotidien comme dans l'écriture. Chaque écrivain obéit, consciemment ou non, à une cer-





tainne mise en train matérielle ou psychologique qui le dispose à la création. On pourra aussi se rendre sensible aux nouveaux modes de ritualité qui règlent l'existence des individus à une époque qui se dit débarrassée de la religion et du mythe. Nous suggérons aux écrivains interpellés par ce thème de le traiter à partir de trois axes fondamentaux: la relation (à l'autre, aux choses), l'espace (le rituel comme aménagement de l'espace, l'importance du lieu, sa détermination sur la création) et le temps (le rituel comme pensée de la temporalité et gestion du temps).

Un autre numéro traitera du *discours publicitaire*. Ce thème semble s'adresser aux essayistes plus qu'aux poètes ou novel-listes, mais il n'en est rien. Depuis le temps que la publicité parodie la littérature, il est urgent que les écrivains y voient! La publicité est la plus éclatante réussite d'une littérature conçue comme technique et propagande. Son essor est déterminant sur la confusion qui gagne aujourd'hui les producteurs littéraires ou artistiques, qui voient leurs trouvailles récupérées dans un but fonctionnel. Nouveau mécène, l'institution publicitaire régit la production artistique à tous les niveaux. C'est à une mise au défi de la publicité que nous invitons ici tous les écrivains qui en ressentent l'importance.

Autre proposition: la *musique*. Puisque quelques-uns parmi nous s'intéressent à la chanson, ils verront dans ce numéro l'occasion de faire avancer leurs réflexions. Mais nous aimerions également recevoir des textes inspirés de la musique, ou s'y rapportant. Paul-Marie Lapointe, Raoul Duguay et Luc Racine transposaient naguères les structures du jazz ou de la musique dodécaphonique en formes littéraires; quel autre type de rapports peut être tenté aujourd'hui? Est-il vrai, comme le disait Nietzsche, que «sans la musique, la vie serait une erreur»?

Enfin, autres thèmes: la vie urbaine, la solitude, les médias...

Que ces réflexions vous stimulent dans votre désir d'écrire et de penser, *malgré tout, en dépit de tout*. Et longue vie à *Moebius*!

Dominique Garand

LA VIE D'ARTISTE

Dans le cadre du 50ième anniversaire de l'Union des Artistes, Louis Caron a préparé *La vie d'artiste* (Boréal, 220 p.). Ce numéro de *Moebius*, qui porte le même titre, a été préparé sans même que nous sachions que nous frappions juste. Le livre de Caron se présente comme «un scrap-book collectif» rendant hommage à la longue marche de l'Union des Artistes, aux 50 ans d'activités artistiques québécoises, depuis la radio jusqu'au vidéo-clip de nos chanteurs en passant par la scène, le cinéma, la télévision, etc.

La maquette de la couverture reprend l'illustration d'un poster que l'on retrouve chez les libraires. Cette maquette se joue du rire, du clownesque, de l'incongru et du mystère.

La revue *Moebius* et les éditions Triptyque sont heureuses de se joindre à cet événement. Elles portent haut un toast à tous les artistes du Québec.